

TEXTE 1

**LA TECHNIQUE EST
UN PHÉNOMÈNE
AUTONOME**

La technique ou l'enjeu du siècle, 1954

3^{ème} édition, 2008
Economica, pp. 121-134

PRÉSENTATION

La technique constitue le principal objet d'étude de Jacques Ellul. Elle revient tout au long de son œuvre et il lui consacre essentiellement trois ouvrages :

- *La technique ou l'enjeu du siècle*, écrit en 1950 et publié en 1954,
- *Le système technicien*, en 1977,
- *Le bluff technologique*, en 1988.

L'extrait proposé ici est tiré du premier de ces livres.

Il peut paraître surprenant se référer à un texte aussi ancien lorsqu'on entreprend d'étudier un phénomène à peine émergent tel que le transhumanisme.

Notre point de vue, précisément, est de considérer que si d'une part le vœu des protagonistes du transhumanisme n'est rien d'autre que le remplacement de l'espèce humaine par le *cyborg*, et si d'autre part ce vœu n'est généralement pas pris au sérieux par les milieux intellectuels, c'est qu'il s'enracine dans un préjugé qui s'est installé au fil du XX^e siècle. Aussi paradoxal que cela puisse être, les "*nouvelles technologies*" font débat depuis des années *parce que* la technique est l'objet d'un *consensus mou*.

« On n'arrête pas le progrès » signifie que l'on peut se permettre autant que l'on veut de critiquer la bombe atomique ou les centrales nucléaires, et même de s'y opposer avec vigueur, jamais l'usage de l'énergie atomique n'est lui-même questionné sans que l'on passe aussitôt pour un technophobe arriéré.

Or, affirme Ellul, ce hiatus entre la critique de l'*effet* et la non-critique de la *cause* est un leurre : c'est parce que l'on s'interdit de questionner la technique d'un point de vue ontologique, ce qu'elle *signifie* pour l'homme, qu'inévitablement le champ de ses applications finit toujours par *s'imposer* à ce dernier. Dès lors qu'une chose *peut* techniquement se faire, on peut être sûr qu'elle se fera.

Tout le drame humain actuel repose sur la non prise en considération de cette *fatalité*.

La technique est un phénomène *autonome*, échappant dans son développement même, au contrôle de l'homme depuis des considérations éthiques *externes*.

Par contre, la technique impose une nouvelle éthique depuis ses propres normes, le fondement de cette nouvelle éthique étant "la recherche en toute chose de la méthode absolument la plus efficace" (pp. 18-19).

Cette éthique se formule donc non pas depuis les registres de la conscience, de la volonté et de la responsabilité mais depuis l'inconscient : Ellul, on va le voir ici, assimile le fait que la technique est autonome au fait qu'elle est littéralement *sacralisée*.

Autonomie de la technique

Le premier aspect de cette autonomie, nous le trouvons parfaitement exprimé par l'un des grands techniciens de cette ère : Taylor. Il prend comme point de départ la considération que l'usine est un tout en soi, un « organisme clos », un but par elle-même. « Ce qui est fabriqué dans cette usine et quel est le but de ce travail sont des questions en dehors de son dessein » (Giedion). Cette séparation totale du but réel et du mécanisme à étudier, cette limitation au moyen et ce refus de toute intervention dans l'efficacité, nettement exprimés par Taylor, sont à la base de l'autonomie technique.

L'autonomie est la condition même du développement technique, comme le montre très clairement l'étude de Bramstedt sur la police : celle-ci pour devenir efficace doit être indépendante. Elle doit être une organisation fermée, autonome, pour opérer par les moyens plus brefs et les plus efficaces sans être entravée par des considérations annexes. Et cette autonomie doit être également assurée à l'égard de la loi : peu importe que l'action soit légale si elle est efficace. Les règles à quoi obéit l'organisation technique, ce ne sont plus les règles du juste et de l'injuste, mais des « lois » au sens purement technique. En ce qui concerne la

police, le stade suprême est le moment où le droit légalise cette indépendance à l'égard du droit lui-même et reconnaît le primat de ces lois techniques. Telle est l'opinion d'un des spécialistes allemands de la police, Best.

La technique est autonome : ce fait doit être examiné dans des perspectives diverses selon les puissances à l'égard de qui elle est autonome.

Elle l'est d'abord à l'égard de l'économie ou de la politique. Nous avons déjà vu que ce n'est pas actuellement l'évolution économique ou politique qui conditionne le progrès technique. Mais aussi ce progrès est vraiment indépendant des conditions sociales. C'est même, au contraire (et nous aurons l'occasion de le développer longuement), l'ordre inverse qui doit être suivi. La technique conditionne et provoque les changements sociaux, politiques, économiques. Elle est le moteur de tout le reste, malgré les apparences, malgré l'orgueil de l'homme qui prétend que ses théories philosophiques ont encore une puissance déterminante et que ses régimes politiques sont décisifs dans l'évolution. Ce ne sont plus les nécessités externes qui déterminent la technique, ce sont ses nécessités internes. Elle est devenue une réalité en soi qui se suffit elle-même, qui a ses lois particulières et ses déterminations propres.

Ne nous y trompons pas, lorsque l'Etat par exemple intervient dans un domaine technique, ou bien il intervient pour des raisons sentimentales, théoriques, intellectuelles, et son intervention sera alors négative ou nulle, ou bien il intervient pour des raisons de technique politique et nous avons alors seulement la combinaison de deux techniques. Il n'y a pas d'autre possibilité. Toute l'expérience historique de ces dernières années le démontre abondamment.

Mais, un degré au-delà, l'autonomie se manifeste à l'égard de la morale et des valeurs spirituelles. La technique ne supporte aucun jugement, n'accepte aucune limitation. C'est en vertu de la technique bien plus que de la science que s'est établi le grand principe : chacun chez soi. La morale juge de problèmes moraux ; quant aux problèmes techniques, elle n'a rien à y faire. Seuls des critères techniques doivent y être mis en jeu. La technique se jugeant elle-même se trouve évidemment libérée de ce qui a fait l'entrave principale (valable, non valable, nous n'avons rien à en dire ici – constatons seulement pour le moment qu'il s'agissait bien d'une entrave) à l'action de l'homme. Elle assure ainsi de façon théorique et systématique la liberté qu'elle avait su conquérir en fait. Elle n'a plus à craindre quelque limitation que ce soit puisqu'elle se situe en dehors du bien et du mal. L'on a prétendu longtemps qu'elle faisait partie des objets neutres ; actuellement ce

n'est plus utile ; sa puissance, son autonomie sont si bien assurées qu'elle se transforme à son tour en juge de la morale, en édificatrice d'une morale nouvelle. En cela elle joue aussi bien son rôle de créatrice d'une civilisation. Une morale interne à la technique. Celle-ci est assurée de n'avoir pas à en souffrir. Son cours n'en sera pas varié. Quoi qu'il en soit, à l'égard de la morale traditionnelle, la technique s'affirme comme une puissance indépendante. Seul l'homme, n'est-ce pas ? est soumis au jugement moral. Nous n'en sommes plus à cette époque primitive où des choses étaient bonnes ou mauvaises en soi. La technique n'est rien en soi. Elle peut donc tout faire. Elle est vraiment autonome.

Il est évident, d'un autre côté, que la technique ne peut s'affirmer autonome à l'égard des lois physiques ou biologiques. Au contraire, elle les met en action. Mais elle cherche en réalité à les dominer.

Dans sa très curieuse étude sur la mécanisation et le pain, Giedion montre bien que « partout où la mécanisation rencontre une substance vivante, bactérie ou animal, c'est la substance organique qui détermine les lois ». La mécanisation de la boulangerie n'est donc pas un succès : il faut plus de subdivision et de pauses, plus de précautions que dans la boulangerie à main ; l'énormité des machines ne fait pas gagner du temps ; elle permet seulement de travailler par plus grandes masses. Il montre aussi comment on cherche à transformer le pain pour l'adapter aux manipulations mécaniques. En dernier ressort, il s'agit de transformer le goût des hommes. Ainsi, chaque fois que la technique se heurte à l'obstacle naturel, elle tend à le tourner, soit en remplaçant l'organisme vivant par la machine, soit en modifiant cet organisme de façon qu'il ne présente plus de réaction spécifique.

C'est ce que nous observons dans un dernier domaine où se manifeste cette autonomie : celui des relations entre les techniques et l'homme.

Nous avons déjà vu à propos de l'auto-accroissement de la technique que celle-ci poursuit son cours de plus en plus indépendamment de l'homme, c'est-à-dire que l'homme participe de moins en moins activement à la création technique, qui devient une sorte de fatalité, par combinaison automatique d'éléments antérieurs. L'homme est réduit, dans ce processus, au rang de catalyseur ou encore de jeton que l'on place dans la fente de l'appareil automatique et qui déclenche le mouvement sans y participer.

Mais cette autonomie envers l'homme va beaucoup plus loin. Dans la mesure où la technique est précisément un moyen qui doit atteindre mathématiquement son résultat, elle a pour objet d'éliminer toute la variabilité, l'élasticité humaines. C'est un lieu

commun de constater que la machine remplace l'homme, mais elle le remplace encore beaucoup plus qu'on ne le croit !

La technique industrielle arrivera très rapidement (et plus encore si le capitalisme ne lui faisait obstacle) à remplacer totalement l'effort de l'ouvrier. Celui-ci n'ayant ni à guider ni à mouvoir la machine, mais seulement à la surveiller et à la réparer lorsqu'elle se détraque. Il ne participe pas plus au travail que le soigneur aux combats de boxe. Ce n'est pas un rêve, l'usine robot est réalisée déjà pour un grand nombre d'opérations, et réalisable pour un plus grand nombre.

Les exemples se multiplient de jour en jour, et dans tous les domaines. M. Mas montre cette automaticité, cette exclusion de l'homme dans les bureaux par exemple avec la machine dite tabulatrice : elle *interprète* elle-même les données, les renseignements élémentaires, les ordonne, en textes et chiffres distincts, puis en effectue la sommation, elle classe elle-même les résultats en groupes et sous-groupes afférents à des objets différents, etc. Nous sommes en présence de tout un *circuit* administratif qui est effectué par une seule machine qui se contrôle elle-même. M. Wiener, dans un tout autre domaine décrit la chaîne automatique. La chaîne de montage est dirigée par une machine mathématique qui, non seulement agit selon un rythme prédéterminé, mais encore a « la tâche logique de canaliser une série d'ordres nouveaux concernant les opérations – autrement dit, elle doit interpréter les incidents de fabrication et en tenir compte ». Citons les plus récents exemples de progrès de cet ordre : aux Etats-Unis une usine produisant cinquante tonnes de caoutchouc artificiel par jour, et où il n'y a pas un seul ouvrier : le personnel est tout entier composé d'ingénieurs qui surveillent seulement la marche des machines ; en U.R.S.S., d'après *L'Information Soviétique* (1950), une mine de charbon du Donetz vient d'être équipée d'immenses perforeuses qui creusent le sol et font les galeries, détachent le charbon, le chargent automatiquement ; le charbon est déversé dans des trémies qui trient le charbon remonté à la surface et chargé ensuite sur wagons par des chaînes sans fin de façon également automatique ; il n'y a pratiquement aucune intervention humaine ; en tout cas il n'y a pas à proprement parler de mineurs dans cette entreprise. On peut encore prendre l'exemple du pilote automatique. Jusqu'à ces dernières années, le pilote automatique était branché en vol lorsqu'il n'y avait qu'un vol rectiligne. Les opérations délicates étaient effectuées par le pilote vivant. Actuellement (1952) dans certains avions supersoniques, le pilote automatique effectue les opérations de décollage et d'atterrissage. Même genre d'exploit avec les célèbres machines de pointage automatique des batteries de D.C.A. L'homme se borne à

contrôler. Ceci provient du développement des servo-moteurs capables de se substituer à l'homme pour des travaux de plus en plus subtils par l'insertion dans la machine de la capacité de tenir compte de l'« action en retour ». Il n'est pas nécessaire de rappeler la croissance foudroyante de l'Automation depuis dix ans ; les multiples applications de la chaîne automatisée, du contrôle automatique des opérations de production (cybernétique) sont bien connues.

Ceci est un commencement. Toute la cybernétique est orientée dans ce sens. Et le livre étonnant de M. de Latil montre toutes les possibilités de ce remplacement.

Or, il faut que cela se poursuive. Il faut que l'homme soit davantage encore éliminé du circuit. Il le faut ? Certes ! L'homme échappant à la condamnation du travail, c'est un idéal ! Mais aussi, toute intervention de l'homme, si éduqué, si mécanisé soit-il, est une source d'erreur et d'imprévision.

La combinaison homme-technique n'est heureuse que si l'homme n'a aucune responsabilité. Il est sans cesse tenté de choisir, sans cesse l'objet de tentations imprévisibles, de mouvements du cœur qui faussent les calculs. Il est aussi susceptible de fatigue et de découragement. Tout cela trouble l'élan de la technique.

Il ne faut pas que l'homme ait quoi que ce soit de décisif à faire dans le cours des opérations, car c'est de lui que vient l'erreur. La technique politique est encore troublée par certains phénomènes imprévisibles, malgré toute la précision des appareils, malgré le dressage des intéressés (il est vrai que cette technique est encore dans l'enfance). Dans les réactions de l'homme, si bien calculées soient-elles, un coefficient d'élasticité provoque une imprécision intolérable pour la technique. Dans toute la mesure du possible, il faut éliminer totalement cette source d'erreurs, éliminer totalement l'homme et l'on voit aussitôt les excellents résultats. Le technicien conscient ne peut qu'adhérer aux jugements rapportés par M. Jungk : « L'homme est un frein au progrès » et de même : « Considéré sous l'angle des techniques modernes, l'homme actuel est un ratage. » Sait-on par exemple que pour le téléphone, il y a 10 % de faux appels, en moyenne : quel mauvais usage par l'homme d'un si parfait appareil !

Les statistiques sont exactes depuis que ce ne sont plus des hommes mais les machines à cartes perforées qui les effectuent. La machine ne sert plus aujourd'hui à quelques travaux massifs et grossiers mais à tout un ensemble d'opérations subtiles, et atteint bientôt avec le cerveau électronique à une puissance intellectuelle que l'homme ne peut pas avoir.

Ainsi s'effectue la « grande relève », bien plus étendue que celle qu'envisageait il y a quelques décennies J. Duboin. L'un des

meilleurs sociologues des phénomènes de la guerre, M. Bouthoul, conclut que la guerre éclate lorsque, dans un groupe social, il y a « pléthore de jeunes hommes dépassant les tâches indispensables de l'économie ». Lorsque les hommes ne sont pas occupés au travail, lorsqu'ils deviennent vacants pour une raison ou une autre, ils deviennent en même temps prêts à la guerre, et c'est la multiplication de ces hommes exclus du travail qui provoque la guerre. Il convient au minimum de se rappeler cela, quand on se glorifie de la diminution constante de la participation des hommes au travail.

Pourtant, dans tel domaine, il est impossible d'éliminer l'homme. L'autonomie de la technique va alors se développer dans un autre sens. Car il est une valeur à l'égard de laquelle la technique n'est pas autonome : c'est le temps mesuré par la montre. Les machines comme les règles techniques abstraites sont soumises à la loi de la rapidité, et la coordination suppose l'ajustement des temps. Dans la description qu'il fait de la chaîne, Giedion écrit : « Ici, des horaires extrêmement précis guident la coopération automatique des instruments qui, comme les atomes en un système planétaire, consistent en unités séparées mais gravitent l'une par rapport à l'autre en obéissant à leurs lois inhérentes ».

Cette image nous montre remarquablement, à la fois l'indépendance envers l'homme et l'obéissance au chronomètre. La technique obéit à ses lois spécifiques, comme chaque machine obéissant en fonction des autres. Ainsi chaque élément de l'ensemble technique suit des lois déterminées par la relation avec les autres éléments de cet ensemble, des lois internes au système par conséquent et nullement influençables par des facteurs étrangers.

Il ne s'agit plus alors de faire disparaître l'homme, mais de l'amener à composition, de l'amener à s'aligner sur la technique, à ne plus même éprouver les sentiments et les réactions qui lui seraient personnels. Il n'y a pas de technique possible avec un homme libre. Car lorsque la technique rentre dans tous les domaines de la vie sociale, elle heurte sans cesse l'homme dans la mesure où le combiné « homme-technique » est inévitable, dans la mesure où le jeu de la technique doit nécessairement aboutir à un résultat déterminé. La prévision est nécessaire, l'exactitude de la prévision tout autant. Il faut alors que la technique l'emporte sur l'homme ; c'est pour elle question de vie ou de mort. Il faut que la technique réduise l'homme à être un animal technique, roi des esclaves techniques. Il n'y a pas de fantaisie qui tienne devant cette nécessité, il n'y a pas d'autonomie de l'homme possible en face de l'autonomie technique. L'homme doit alors être travaillé par les techniques, soit négativement (techniques de connaissance de

l'homme), soit positivement (adaptation de l'homme au cadre technique), pour faire disparaître les bavures que sa détermination personnelle introduit dans le dessin parfait de l'organisation.

D'une part, il convient que cet homme présente des caractères internes précis. A l'extrême de cette exigence, nous rencontrons l'ouvrier des recherches atomiques ou le pilote d'avion à réaction. Ils doivent être de tempérament calme, d'humeur égale, sans nervosité, flegmatique, sans excès d'initiative et dénués d'amour-propre. Le pilote d'avion à réaction idéal est déjà un peu âgé (trente-cinq ans), de sens rassis, il vole comme un bon fonctionnaire va au bureau.

Les joies et les peines de l'homme sont des entraves à son aptitude technique. M. Jungk cite le cas de ce pilote d'essai qui a dû abandonner son métier parce que « sa femme avait un comportement qui diminuait sa capacité de vol : chaque jour, en rentrant chez lui, il la retrouvait qui versait des larmes de joie. Devenu « accident conscient », il redoutait la catastrophe lorsqu'il avait à faire face à une situation délicate ». Car l'homme servant de la technique doit être strictement inconscient de lui-même, sans quoi ses réflexes et ses préoccupations ne sont plus adaptés. En définitive, le pilote en question a été révoqué.

D'autre part, il faut aussi que l'être physiologique de l'homme réponde à l'exigence technique. M. Jungk donne une image impressionnante des expériences d'entraînement, de contrôle, et de recherche que l'on fait subir aux pilotes d'avion à réaction. La centrifugeuse, sur laquelle le pilote est placé jusqu'à évanouissement pour mesurer sa résistance à l'accélération, les catapultes, les balançoires, les caissons à pression, les chambres à ultrasons, les caissons à vide, etc., où l'homme subit les tortures les plus inouïes pour savoir s'il résiste, et s'il est capable de conduire les nouvelles machines. L'organisme humain est un organisme imparfait, ceci est démontré par ces expériences. Les souffrances que l'homme supporte dans ces « laboratoires » sont considérées comme des « défaillances biologiques » qu'il faut arriver à éliminer. L'on connaît aussi les nouvelles expériences plus poussées encore destinées à étudier les réactions du « Navigateur de l'Espace », et à préparer concrètement quelques héros à ce rôle prochain.

Cela donne alors naissance à des sciences nouvelles, par exemple la biométrie, qui, convergentes, essaient de créer l'homme nouveau, adapté à ces fonctions techniques.

Sans doute, dira-t-on, ce sont là des exemples extrêmes : certes oui, mais à un degré plus ou moins élevé c'est le même problème qui se pose partout. Et, plus la technique évoluera, plus ce caractère extrême s'affirmera. Répondre à ce problème, tel est

l'objet de toutes les « sciences humaines » aujourd'hui, que nous étudierons plus loin.

L'énorme effort qu'exige la mise en œuvre de cette civilisation suppose que tous les efforts sont tendus vers ce seul but, que toutes les forces sociales sont mobilisées, pour atteindre la structure mathématiquement parfaite de l'édifice. (Mathématiquement, ce qui ne veut pas dire rigidement, la technique la plus parfaite est celle qui s'adapte au plus près et qui par conséquent est très souple ; la vraie technique saura réserver une apparence de liberté, de choix et d'individualisme qui satisfasse les besoins de liberté, de choix et d'individualisme de l'homme – tout cela soigneusement calculé de façon qu'il ne s'agisse que d'une apparence intégrée dans la réalité chiffrée.) Dès lors il est injuste qu'un homme échappe à cet effort ; et de même qu'il est inadmissible que dans l'homme il y ait une part qui ne soit intégrée dans l'effort de technicisation, de même il est inadmissible que dans la société un homme puisse prétendre échapper à cette nécessité de la société tout entière. L'homme ne peut plus, ni matériellement ni spirituellement, se dégager de la société : matériellement parce que les moyens sont si nombreux qu'ils envahissent sa vie, qu'il ne peut échapper à l'acte collectif. Il n'y a plus de désert, il n'y a plus de lieu géographique pour le solitaire, il n'y a plus de refus possible d'une route, d'une ligne électrique, d'un barrage qui font entrer dans le courant collectif. Il est vain de prétendre rester seul alors qu'on est obligé de participer à tous les phénomènes collectifs, d'utiliser tous les instruments collectifs sans lesquels il est impossible de gagner le minimum qui permette de vivre. Plus rien n'est gratuit dans notre société. Vivre de la charité est de moins en moins possible. Les « avantages sociaux » sont pour les seuls travailleurs : pas de bouches inutiles. Le solitaire est une bouche inutile ; il n'aura pas de carte d'alimentation jusqu'au jour où (et cela fut déjà tenté par la Convention) il sera transporté à Cayenne.

Spirituellement, il est tout aussi impossible de se dégager.

Ce n'est pas le simple fait des techniques spirituelles qui agissent dans notre société avec une force grandissante, mais notre situation même qui nous contraignent à « être-par-rapport » aux techniques ; que ce soit positivement, que ce soit négativement, notre attitude spirituelle est très constamment sollicitée, sinon déterminée par cette situation. Seule, par l'inconscience, l'animalité semblerait échapper à cette sollicitation, mais elle n'est elle-même qu'un produit de la machine.

Toute conscience aujourd'hui est sur la ligne de crête d'une décision à l'égard de la technique. Celui qui prétend y échapper est un hypocrite ou un inconscient. Ainsi l'autonomie de la technique

interdit à l'homme aujourd'hui de choisir son destin. Me dira-t-on qu'il ne l'a jamais été, que les conditions sociales, le milieu, l'oppression seigneuriale, la famille conditionnaient le destin autrefois ? Je répondrai que oui, mais qu'il n'y a aucune commune mesure entre la suppression des cartes d'alimentation dans un Etat autoritaire et la pression familiale d'il y a deux cents ans.

Quand on entrainait en conflit avec la société, il y a deux cents ans, c'était une vie très dure, misérable, où il fallait une énergie qui se trempait ou se brisait ; aujourd'hui c'est le camp de concentration et la mort, parce que la technique ne peut supporter des activités aberrantes.

Pas plus que son destin, l'homme aujourd'hui ne peut choisir ses moyens à cause de l'autonomie technique, car la variabilité, la flexibilité de la technique selon les lieux et les circonstances que nous avons signalés, n'empêche pas que dans un lieu et un moment (donc pour l'homme, pour tout homme puisqu'il n'est toujours qu'en un lieu et un moment) il n'y a qu'un moyen technique employable. Nous avons déjà vu pourquoi.

Il nous faut maintenant tirer les conséquences majeures de cette autonomie, et ceci nous mène au sommet de cette caractérologie.

L'autonomie de la technique explique, en premier lieu, ce trait que nous avons indiqué sommairement, que cette technique est dotée d'un « poids spécifique ». Elle n'est pas une sorte de matière neutre, sans orientation, sans qualité, sans structure : elle est une puissance dotée de sa force propre ; elle infléchit, dans son sens spécifique, les volontés qui l'utilisent et les buts qu'on lui propose. Indépendamment en effet des objectifs que l'homme peut assigner à tel moyen technique, voici que le moyen recèle toujours en lui-même une finalité virtuelle dont on ne peut le détourner. Et s'il y a concurrence entre cette finalité intrinsèque au moyen, et une fin extrinsèque proposée par l'homme, c'est toujours la première qui l'emporte.

Lorsque la technique n'est pas exactement adaptée au but que se propose l'homme, lorsque l'homme prétend asservir la technique à son but personnel, l'on s'aperçoit vite que c'est le but qui se modifie et non pas la technique.

Bien entendu, lorsque nous formulons cette constatation, il faut la nuancer par tout ce que nous avons dit du raffinement incessant des techniques et de leur adaptation. Mais rappelons-nous alors que cette adaptation s'effectue dans le sens propre des techniques, et selon les conditions d'applicabilité et non pas selon les fins externes. Tout cela a été démontré au sujet des techniques juridiques par M. Perrot et au sujet des techniques mécaniques par M. Giedion. Et sur le problème global de la relation entre les fins

et les moyens techniques je ne permettrai de renvoyer à mon ouvrage, *Présence au monde moderne*.

Une fois de plus nous nous trouvons devant un « tout ou rien ». Si on utilise la technique, il faut en accepter la spécificité, l'autonomie de ses fins » la totalité de ses règles – à cela nos désirs et aspirations ne peuvent rien changer.

La seconde conséquence de cette autonomie est de rendre la technique à la fois sacrilège et sacrée. Parlant de sacrilège, nous ne l'entendons pas, évidemment, au sens ecclésiastique, mais les sociologues ont reconnu que le monde où vit l'homme n'est pas seulement pour lui (nous n'entrons pas dans la réalité de la chose) un monde matériel, mais qu'il est aussi spirituel, qu'il y agit des forces inconnues et peut-être inconnaissables, qu'il s'y passe des phénomènes que l'homme interprète comme magiques, qu'il y a des relations et des correspondances entre les choses et les êtres où les liens matériels sont pour peu de chose. Tout ce domaine est mystérieux. Le mystère (non au sens catholique) est un élément de la vie de l'homme. Jung a montré qu'il est catastrophique de rendre clair et superficiel ce qui est caché au plus profond de l'homme. Celui-ci doit comporter un arrière-plan, une profondeur sur lesquels s'asseoient sa raison et sa conscience claire. Le mystère de l'homme est peut-être producteur du mystère de la nature dans laquelle il vit. Peut-être ce mystère n'est-il que création de l'homme, peut-être aussi est-il réalité, rien ne peut en décider. Mais qu'il soit l'un ou l'autre, cela ne change rien à ce fait que ce mystère est une nécessité de la vie humaine.

Le sentiment du sacré, le sens du secret sont des éléments sans lesquels l'homme ne peut absolument pas vivre. Les psychanalystes (sauf marxistes et encore !) sont d'accord là-dessus. Or l'invasion technique désacralise le monde dans lequel l'homme est appelé à vivre. Pour la technique il n'y a pas de sacré, il n'y a pas de mystère, il n'y a pas de tabou : et cela provient justement de l'autonomie dont nous avons donné des exemples. Elle n'accepte pas qu'il y ait de règle en dehors d'elle, de norme et moins encore de jugement sur elle. Par conséquent partout où elle pénètre, ce qu'elle fait est permis, licite, justifié.

Or en grande partie le mystère est voulu par l'homme. Ce n'est point parce que l'homme ne peut comprendre, ne peut entrer, ne peut pas saisir qu'il y a mystère, mais parce qu'il ne veut pas le faire. Le sacré est ce que l'on décide inconsciemment de respecter. Le tabou qui s'installe deviendra contraignant au point de vue social, mais il y a toujours un facteur d'adoration et de respect qui n'est pas issu de la contrainte et de la peur.

La technique n'adore rien, ne respecte rien ; elle n'a qu'un rôle : dépouiller, mettre au clair, puis utiliser en rationalisant, transfor-

mer toute chose en moyen. Bien plus que la science qui se borne à expliquer des « comment », la technique est désacralisante, car elle montre, par l'évidence et non par la raison, par l'utilisation et non par des livres, que le mystère n'existe pas. La science perce à jour tout ce que l'homme avait cru sacré, la technique s'en empare et le fait servir. Le sacré ne peut pas résister. La science va vers les grands fonds de mer pour photographier les poissons inconnus qui hantent les abîmes ; la technique les capture, les ramène à l'air pour voir s'ils sont comestibles, mais avant d'arriver sur le pont du navire, ils ont éclaté. Et pourquoi la technique ne le ferait-elle pas ? Elle est autonome, elle ne connaît comme barrières que les limites temporaires de son action.

Au-delà, ce n'est point à ses yeux le mystère mais la terre momentanément inconnue sur laquelle il faut mettre la main. Bien loin en effet d'être retenue par un scrupule devant le sacré, la technique n'a de cesse d'y faire son travail. Tout ce qui n'est point encore technique doit le devenir ; elle est poussée par elle-même, par son auto-accroissement. Déjà donc avant d'être entrée, la technique nie le mystère. Celui-ci est seulement ce qui n'est pas encore technicisé.

Elle apprend à refaire entièrement la vie et son cadre parce qu'ils étaient mal faits. Comme l'hérédité est pleine d'aléas, elle supprimera l'hérédité pour avoir les hommes qu'il faut avoir pour le service idéal. L'homme idéal deviendra très bientôt une simple opération technique. Il n'est plus nécessaire de compter sur les hasards de la famille ni sur la virilité personnelle qui s'appelle vertu. La biogénétique appliquée apparaît comme l'un des points les plus clairs où la technique désacralise¹ ; mais il ne faut pas oublier dans le même sens la psychanalyse, où le rêve et les visions, où le psychisme ne sont plus qu'objets. Il ne faut pas davantage oublier la pénétration et l'utilisation des secrets de la terre. Les rapides travaux modernes, surtout aux Etats-Unis, tentent aujourd'hui une reconstitution du milieu humique que l'exploitation massive, l'usage des engrais chimiques avaient altéré. Nous pénétrerons bientôt dans la fonction chlorophyllienne et transformerons par là les conditions tout entières de la vie. Par ailleurs, les plus récents travaux (1960) sur l'électronique ont mis en lumière l'importance du D.N.A., et aboutissent peut-être à trouver le pont entre l'inorganique et la vie.

Plus rien n'est le domaine des dieux, des puissances non naturelles. L'homme qui vit dans le milieu technique sait bien qu'il n'y a plus de spirituel nulle part. Et cependant nous assistons à un

1. Voir à ce sujet la note finale.

étrange renversement ; l'homme ne peut vivre sans sacré ; il reporte son sens du sacré sur cela même qui a détruit tout ce qui en était l'objet : sur la technique. – Dans le monde où nous sommes, c'est la technique qui est devenue le mystère essentiel. Et cela sous des formes diverses selon les milieux et les races. Une admiration mêlée de terreur pour la machine, chez ceux qui ont conservé des notions de magie. Le poste de radio présente un mystère inexplicable, un miracle évident et qui se renouvelle ; il n'est pas moins surprenant que les plus hautes manifestations magiques, et on l'adore comme on eût pu le faire d'une idole, avec autant de simplicité et de crainte.

Mais l'habitude, la répétition du miracle finissent par lasser cette adoration primitive. On ne la rencontre plus guère dans les pays d'Europe où plutôt les classes prolétariennes, ouvrières ou paysannes ont une attitude d'orgueil envers le petit dieu qui est leur esclave : motocyclettes, T.S.F., appareils électriques. Orgueil condescendant, idéal de vie qui s'incarne dans des choses qui servent. Tous ont cependant le sentiment du sacré que rien ne vaut la peine d'être vécu lorsque l'on n'a pas ces puissances à son foyer. Mais cela va beaucoup plus loin lorsqu'on a affaire au prolétaire conscient. Ici la technique est vue dans son ensemble et non pas dans ses aspects occasionnels ; la technique est l'instrument de la libération du prolétariat. Il suffit qu'elle progresse pour que le prolétariat se libère un peu plus de ses chaînes. Staline donne l'industrialisation comme seule condition de réalisation du communisme. Tout ce que gagne la technique est gagné au prolétariat.

Il s'agit bien d'une croyance au sacré. La technique est le dieu qui sauve ; elle est bonne par essence ; le capitalisme est abominable, démoniaque de s'opposer parfois à elle. La technique est l'espoir du prolétariat. il peut avoir foi en elle parce qu'au moins ses miracles sont visibles et en progression. Et il y reste la grande part de mystère. Car si Karl Marx a pu expliquer comment la technique libérait le prolétariat, ce n'est certes pas à la hauteur des prolétaires qui ne savent absolument pas ce comment, mystérieux pour eux. Ils ont seulement la formule de foi et leur foi s'adresse avec enthousiasme à cet instrument agissant mystérieusement, de leur libération.

Les classes bourgeoises non intellectuelles sont peut-être moins sensibles à cette adoration. Mais les techniciens des classes bourgeoises en sont sans doute les plus puissamment épris : pour eux la technique est bien le sacré, car ils n'ont aucune raison d'avoir pour elle cette passion. Ils sont toujours désarçonnés quand on leur demande les motifs de leur foi. Non, ils n'attendent pas de libération, ils n'attendent rien d'elle et pourtant se sacrifient et

dévouent leur vie avec frénésie au développement des usines et à l'organisation des banques. Le bonheur de l'humanité et autres fadaïses sont des lieux communs qui ne peuvent même plus servir de justification et qui n'ont rien à voir avec cette passion.

Le technicien fait de la technique, peut-être parce que c'est son métier, mais la crée avec adoration parce que c'est le domaine du sacré pour lui. Il n'y a point de raisons, il n'y a point d'explications dans son attitude ; cette puissance un peu mystérieuse, quoique parfaitement scientifique, qui recouvre la terre de ses filets d'ondes, de fils et de papiers, est au technicien une idole abstraite qui lui donne une raison de vivre et même la joie. Un signe entre autres du sacré ressenti par l'homme devant la technique, c'est son souci de la traiter avec familiarité. On sait que souvent le rire et l'humour sont les réactions de l'homme en présence du sacré. Ceci est vrai chez les primitifs, mais c'est aussi pour cette raison que la première B.A. fut appelée Gilda, que le cyclotron géant de Los Alamos est nommé Clémentine, que les piles sont des « pots à eau », et la contamination radioactive « une brûlure ». Enfin, les techniciens de Los Alamos ont banni rigoureusement le mot « atome », de leur langage. Tout cela est significatif.

Etant donné ces formes très diverses, il n'est pas question d'une religion de la technique mais bien du sentiment du sacré qui s'exprime de façon différente selon les hommes. Et chez tous enfin, il s'exprime dans ce merveilleux instrument de l'instinct de puissance, toujours lié au mystère et à la magie.

Que ce soit l'ouvrier qui fait gueuler très fort son poste parce qu'il en éprouve une joyeuse confirmation de sa supériorité ou le jeune snob qui tape le 180 sur route avec sa Jaguar, ou le technicien qui considère la montée des statistiques, sur quoi qu'elles portent, et que dire de l'explosion délirante au moment du Spoutnik ; les poèmes écrits par des Soviétiques, les affirmations métaphysiques en France, les spéculations sur la conquête de l'univers, l'identification du spoutnik au soleil, et de son invention à la création du Monde et en face, la consternation excessive de l'Amérique, tout cela témoignait d'une attitude sociale à l'égard de ce simple fait technique : de toutes façons la technique est sacrée parce qu'elle est l'expression commune de la puissance de l'homme et que, sans elle, il se retrouverait pauvre, seul et nu, sans fard, cessant d'être le héros, le génie, l'archange qu'un moteur lui permet d'être assez à bon marché. Et même ceux qui souffrent, qui sont en chômage ou ruinés par la technique, même ceux qui la critiquent et l'attaquent (sans oser aller trop loin, ils auraient contre eux tous les adorateurs) ont cette mauvaise conscience à son égard que tous les iconoclastes éprouvent. Ils ne trouvent ni en eux-même ni hors d'eux une force compensatrice de celle qu'ils mettent en doute. Ils ne

vivent pas dans le désespoir qui serait le témoignage de leur libération.

Cette mauvaise conscience m'apparaît peut-être comme le fait le plus révélateur de cette sacralisation de la technique aujourd'hui.

*
* *

Ces caractères nous permettent d'affirmer avec certitude qu'il n'y a aucune commune mesure entre la technique d'aujourd'hui et celle d'hier ; qu'il ne s'agit presque pas du même phénomène. Ceux qui prétendent inférer de la situation de l'homme envers la technique dans les siècles passés sa situation dans ce siècle, montrent par là même qu'ils n'ont rien compris au phénomène ; par là tout leur raisonnement se trouve sans base, toutes leurs analogies sont anastigmatiques.

La célèbre formule d'Alain est devenue fautive : « L'outil, instrument sans mensonge et sans tricherie de la nécessité, avec lequel lui obéissant la réduire indépendamment des fausses lois ; l'outil qui permet de vaincre en obéissant. » Elle est vraie de l'outil qui place l'homme, sans échappatoire, au contact d'une réalité qui ne permet pas de justification, au contact d'une matière qu'il s'agit de surmonter, et il n'y a de moyens de s'en servir qu'en le servant. L'obéissance à la charrue ou au rabot est en effet le seul moyen de dominer la terre ou le bois. Mais la formule n'est plus vraie pour nos techniques. Car celui qui sert les techniques entre dans un autre domaine de la nécessité. Ce n'est plus la nécessité de la nature ; celle-ci n'existe réellement plus. C'est la nécessité de la technique, qui devient d'autant plus contraignante que celle de la nature s'efface et disparaît. Or rien ne permet ni de lui échapper ni de la surmonter. L'outil était sans mensonge, mais voici que la technique, tout en présentant la belle face d'objectivité du résultat, nous fait pénétrer dans le plus secret domaine du mensonge, celui où l'homme ne se reconnaît plus lui-même à cause des instruments qu'il emploie.